

Ami Bouganim

WALTER
BENJAMIN

Le rêve de vivre

Albin Michel

« Présences du judaïsme »
Collection publiée avec l'aide de Menorah / FSJU
Responsable éditorial : Victor Malka

« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre,
encore que la vivre, ce soit encore la rêver. »

Marcel PROUST

Avant-propos

Un livre sur Walter Benjamin est un livre sur tout et sur rien ; pour chacun et pour personne. Son héros est passé en ce monde en girouette pataude et pantelante, d'autant plus déglingué qu'il était ballotté par les modes qui secouaient son époque et dont il était encore le meilleur détecteur et le plus sévère critique. Il a tout senti venir ; il n'a rien vu venir. Il a tout enduré ; il n'a rien enduré. En définitive, il est parti comme il est venu. Dans un mystère. On peut se permettre d'ignorer la plupart des penseurs du ^{xx}e siècle. Parce qu'ils nous ont assommés et abusés plus qu'instruits ; nous ont soumis à leurs chantages plus que convaincus ; nous ont désespérés plus que séduits. On ne peut se permettre d'écarter Benjamin. Parce qu'il n'a presque rien écrit de magistral ; qu'il s'est contenté de bribes ; qu'il n'a rien enseigné. Parce que c'était un clochard, qu'il ne savait où il allait ni ce qu'il voulait et qu'il est, aujourd'hui encore, un des rares à demander l'aumône de notre lecture.

Benjamin n'a cessé d'être attiré par l'étrange. Le Baroque. Baudelaire. Blanqui. Il se cherchait une cabale. Partout et nulle part. Dans les poubelles des bibliothèques. Parmi les gravats des lettres. Chez les damnés et les oubliés. Une descente aux enfers ; une montée au paradis.

Un apologue du Talmud sur lequel on ne cesse de gloser restitue les quatre niveaux d'interprétation auxquels se prête le texte sacré. Le premier est généralement assimilé au sens litté-

ral ; le deuxième au sens allégorique ; le troisième au sens symbolique ; le quatrième au sens mystique :

Nos maîtres enseignent : Quatre hommes entrèrent au Pardès [de leur vivant] : Ben Azzaï, Ben Zoma, Elisha ben Abouya et Rabbi Akiba. Ce dernier mit en garde ses collègues en ces termes : « Si jamais vous tombez sur des pierres de marbre pur, ne criez pas : “De l’eau ! De l’eau !”, car l’Écriture déclare : “Qui parle mensongèrement ne se présentera pas à mes yeux” (Psaumes CI, 7). » Ben Zoma s’en extasia et mourut. C’est de lui que parle l’Écriture quand elle dit : « Précieuse est la mort des saints à la vue de l’Éternel » (Psaumes CXVI, 15). Ben Azzaï s’en extasia et en sortit troublé. C’est de lui que parle l’Écriture quand elle dit : « As-tu trouvé du miel ? N’en mange qu’à ta mesure, autrement tu t’en gaverais à en mourir » (Proverbes XXV, 16). Elisha ben Abouya trancha les pousses. Seul Rabbi Akiba sortit indemne (TB Haguiga 14b).

Pic de la Mirandole compare les quatre niveaux de l’interprétation rabbinique à ceux pratiqués par les mystiques chrétiens du Moyen Âge : les niveaux littéral, allégorico-mystique, tropique, tel qu’il s’atteste dans la composition des prêches, et anagogico-mystique, tel qu’il s’illustre dans les prophéties eschatologiques¹. Au xx^e siècle, plus d’un chercheur s’est risqué dans le Paradis – le Pardès – de la connaissance. Si certains en sont sortis plus ou moins indemnes, la plupart se sont perdus en obscures considérations sur Dieu, sa Révélation et son silence.

Benjamin connut, lui, le destin d’un Ben Azzaï. Il se proposait de nous laisser un *Livre des passages*. Un monument – critique ? philosophique ? théologique ? littéraire ? – composé de citations, de remarques et d’aphorismes : « Ce travail, déclarait-il, doit développer à son plus haut degré l’art de citer sans guillemets. La théorie de cet art est en corrélation très étroite avec celle du montage². » Dans son esprit, citer n’est destiné ni à illustrer un propos ni à le prouver. C’est une manière de combler les lacunes de l’entendement et d’assurer le retour de ce qui, dans le passé, peut prétendre encore le mieux à l’éternité. Une citation réintroduit le passé dans le présent et ruine

sa prétention à décider seul du sens. Elle se revendique d'un passé immémorial, qui continue de nous solliciter, pour mieux considérer le présent, l'éclairer ou le compliquer. La citation conteste autant qu'elle légitime, sanctionne autant qu'elle trouble. Par ailleurs, en s'avancant dans un contexte nouveau, elle réactualise-remanie son sens : « Dans la citation qui sauve et qui châtie, le langage apparaît comme matrice de la justice. La citation appelle le mot par son nom, l'arrache à son contexte en le détruisant, mais par là même le rappelle aussi à son origine. Le mot est sonore ainsi, cohérent, dans le cadre d'un texte nouveau ; on ne peut pas dire qu'il ne rime à rien. [...] En elle [la citation] se reflète le langage des anges, dans lequel tous les mots, tirés du contexte idyllique du sens, sont transformés en épigraphes du Livre de la Création³. » Le recours par Benjamin à la citation, nous le verrons, ne manque pas d'évoquer les procédés pharisano-talmudiques. Benjamin était sous l'ascendant de la citation biblique dans les sermons rabbiniques au point de l'élever au rang d'un procédé littéraire universel.

Or le livre programmé par Benjamin est resté en l'état d'un chantier et la tentation de le reconstituer, à partir de ses notes et de ses citations, n'a cessé de me poursuivre. Je ne m'en suis pas acquitté. Parce que je n'avais ni le génie de Benjamin ni sa tournure d'esprit. En revanche, j'ai pratiqué l'art du montage pour restituer son personnage et son œuvre. Ce livre n'est pour autant ni une biographie ni une étude. C'est un portrait ; une plaidoirie ; une oraison. Il procède par touches qui se recourent ou manquent de le faire. C'est un livre de citations. Comme l'aurait souhaité Benjamin. Presque. Du moins, je l'espère.

*

On a tous entendu parler de Walter Benjamin. Dans un colloque sur la drogue ou sur Paris, un débat sur le marxisme ou le judaïsme. On a tous rencontré son nom, dans une étude sur Baudelaire, Proust ou Kafka ; une critique littéraire ou cinématographique. On ne le cite pas sans entourer sa voix de dévo-

tion, s'émouvoir de son destin et célébrer son génie. Les commentaires sur sa vie et sur son œuvre composent au reste comme une interminable oraison funèbre. Pour Gershom Scholem, l'ami cabaliste, il incarnait le métaphysicien par excellence, engagé en permanence dans l'expérience philosophique du monde. Pour Theodor Adorno, son patron et son héritier, c'était un critique entravé, qui ne se décidait pas à pousser ses considérations dans leurs retranchements dialectiques. Aujourd'hui, le prestige de Benjamin est tel que nul ne commettra le sacrilège de le remiser dans le débarras de la Cabale et de l'illumination. Pourtant, il se posait en prophète de la perte de l'aura, ruinant à l'avance toute canonisation artistique ou philosophique.

On savait qu'il fallait mal écrire en philosophie pour retenir l'attention de la postérité ; se contredire également pour s'attacher le plus de commentateurs. Depuis Benjamin, on sait qu'il ne faut rien écrire de précis pour s'attirer la pitié des critiques et écrire sur tout pour s'attirer un intérêt universel. Son écriture, saturée d'allusions, se révèle en maints passages plus guindée que séduisante, qu'elle se laisse entraîner par le reportage journalistique ou contenir par le souci et l'inhibition critiques. Une posture incertaine ; une voix indécise. On ne sait qui il est ni ce qu'il veut dire : peut-être ne le savait-il pas lui-même. Son héritage, ses nouvelles et ses essais, ses lettres et ses fragments, constitue l'une des meilleures illustrations de ses thèses sur le déclin de la narration, l'errance intérieure, le balancement vétilleux, l'inachèvement du travail littéraire. L'œuvre n'habillerait pas l'inspiration sans l'entamer, la lier ou la trahir : « Toute œuvre achevée, dit-il, est le masque mortuaire de son intuition⁴. » Dans *Sens unique*, il est encore plus éloquent : « Les œuvres achevées ont pour les grands hommes moins de poids que ces fragments sur lesquels leur travail dure toute la vie. Car seul un homme plus faible, plus distrait, peut prendre un plaisir incomparable à conclure et ainsi se sentir à nouveau rendu à sa vie. Pour le génie, toute espèce de césure, les coups du destin comme la douceur du sommeil, tombe dans le labeur assidu de

son atelier même. Et c'est l'emprise magique de celui-ci qu'il définit dans le fragment. "Le génie est un labeur assidu"⁵. »

*

La reconstitution de l'atelier de création de Benjamin passe, quoi qu'en disent les survivants du structuralisme, par celle de son personnage. On ne peut prétendre comprendre l'œuvre sans cerner l'auteur. Philosophe du langage, de l'histoire, de l'art, il se révèle de tous les bords, accablé par une solitude dont il ne s'accommode pas, en quête d'une religion qui le reconnaîtrait. Il poursuit des études supérieures en dilettante, présentant une dissertation que seuls de rares privilégiés, aujourd'hui encore, comprennent, rêvant d'une chaire qui lui permettrait d'avoir un statut sinon un salaire. Mais mal connu par les uns, méprisé par les autres, désespérant de l'Université, il renoncera à l'habilitation qu'il poursuit et continuera de poursuivre sa vie durant. Parallèlement, il s'engoue pour les transports cabalistiques de Scholem, qu'il envisage de suivre à Jérusalem, et il se met à l'étude de l'hébreu, qu'il n'apprendra jamais. Plutôt que d'émigrer en Palestine, où l'attendait un poste, il s'éprend du communisme, tombe sous l'ascendant de Brecht et fait le pèlerinage de Moscou. Il en revient avec des souvenirs transis, des jouets et toutes sortes de babioles. En désespoir de cause, il s'emballe pour le surréalisme, sans tomber dans ses excès. Il se lance sur les traces de Baudelaire, s'imprègne de son *Spleen de Paris* et succombe à son *Poème du haschich*, sans basculer dans la damnation ni même dans l'amertume. Il se met à la recherche du temps perdu dans le sillage de Proust, sans montrer la même patience ni le même talent à se broder une mémoire. De plus, personnage migrateur, il est partout et nulle part. En Allemagne et en France ; en Italie et en Russie ; en Espagne et au Danemark. Surtout, ce brave combattant de tout et de rien, présentant des signes de lassitude baroque, est talonné, poursuivi et, finalement, rattrapé par l'histoire. La Première Guerre mondiale ; la révolution des Soviets ; la montée

du nazisme ; les procès de Moscou ; le pacte germano-soviétique. Il ne sait plus que penser de l'histoire ; nul, après lui, ne saura qu'en penser.

Peut-être n'y avait-il pas de place pour un personnage dans l'intériorité de Benjamin. Il balançait trop entre l'assimilation, le sionisme, la Cabale, le matérialisme et je ne sais quoi d'autre pour acquérir l'envergure qu'il jugeait lui revenir. Il butinait trop, à toutes sortes de livres, de déchets, de regrets, pour se résoudre à se poser. Il avait le génie, si tant est qu'on comprenne encore ce mot, trop exigeant pour se contenter d'une vulgaire œuvre. Ce messie, nullement vaniteux, ne pouvait trouver son accomplissement dans rien car rien n'était assez glorieux ou assez sensé pour retenir ce sauveur d'on ne sait quel dieu, d'il ne savait lui-même quel homme. Protestant contre l'attitude de l'Université à son égard, un de ses hagiographes déclare : « Pendant toute sa vie, on lui a fait le reproche perfide d'être surdoué⁶. » Il était sans conteste de ces natures inclassables que leur talent, trop grand et trop lourd, accule à l'échec. Il avait beau exercer sa volonté, elle ne débouchait pas. Il restait par conséquent en marge. De ceux qui s'étaient assuré des chaires et des noms. De soi aussi. Du moins tel qu'il se considérait en son âme et conscience. Il ne pouvait ni ne voulait accorder son pas à celui des autres, pas même à celui de sa mère. D'où ses comportements étranges – idiosyncrasiques, dira Adorno : « Il n'était pas le talent qui se construit calmement mais le génie qui se trouve en nageant à contre-courant avec l'énergie du désespoir⁷. » Un peu dandy, un peu farfelu, héritier désabusé des lettres et des arts, assumant stoïquement sinon héroïquement sa décadence, cherchant, tel Baudelaire, une raison d'être dans l'indigence d'une vie asociale. L'excentricité n'est pas à la portée du premier venu, encore moins quand on est juif, investi d'une extravagance divine, et que le cours des événements, démasquant toute la vulnérabilité de la vie en Diaspora, vous précipite, pour citer Stefan Zweig, dans le vide d'un « je ne sais où aller⁸ ». Dans les années trente du xx^e siècle, le Juif ne pouvait pas même se remettre à errer. Il était exclu du monde et de son manège. Sans amarres, sans attaches, poursuivi par des

ennemis qui l'acculaient à être désespérément soi. Benjamin passa sa vie, pour reprendre une de ses images, sous une tente plantée « dans une gueule de crocodile, qu'il tient ouverte par des étais de fer ».

*

Benjamin n'était ni philosophe ni linguiste, ni sociologue ni historien, ni métaphysicien ni théologien. Une victime des livres, un martyr des lettres, dans les coulisses desquelles il traînait en quête d'un rôle encore plus magistral et de répliques encore plus percutantes que ceux de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Un pauvre penseur, l'esprit débordant de toutes parts, ballotté entre les courants de pensée qui se disputaient l'attention de l'humanité. Certes, il ne se tenait sur la touche que pour mieux sauter le moment venu dans l'arène : il ne savait pas qu'on ne sautait plus très haut depuis qu'on exaltait le saut. Certes, il ne se dépouillait de tous les revêtements que pour mieux se tailler un vêtement sur mesure : il ne pouvait imaginer que les seules tenues alors disponibles étaient des uniformes marxistes, des soutanes heideggériennes et des camisoles cabalistes. Dans sa tournée des poubelles, il ne s'en est pas moins procuré des haillons, qui lui valent aujourd'hui une gloire incommensurable. Un avorton du surréalisme, un raté du marxisme, un pionnier de la déconstruction. Plus volontiers sous le charme de l'occulte que de la dialectique. Benjamin montrait plus d'intérêt à la gouaille insurrectionnelle du petit peuple qu'il n'était capable d'ardeur révolutionnaire.

Benjamin était critique au sens le plus radical du terme. Il n'adhérait à rien et à tout. Au néokantisme et au baroquisme, au surréalisme et au cabalisme. Un jour, nihiliste ; l'autre, révolutionnaire. Dans tout cela, il montrait plus d'intérêt pour les choses que pour les êtres. Plus sensible aux péripéties des unes qu'aux destins des autres, aux mécanismes des jouets qu'aux âmes des hommes. Un antihumanisme plus blanquiste et baudelairien que célinien. Plus de grogne que de hargne. Sans haine

et sans amour. L'humain n'intrigue autant que parce qu'il se contorsionne en simulations pour se voiler ses instincts animaux « car c'est la bête surtout qui chemine en l'homme⁹ ». Benjamin sentait l'expression, pour ne pas dire l'illumination, monter des choses, qu'il a peut-être manqué d'intituler « être » ou « existence ». Les choses présentent le mérite de ne point baigner dans l'histoire et de mieux se prêter au rêve : on en parle plus facilement en termes oniriques pour les inclure dans toutes sortes de fantasmagories.

Benjamin n'aura pas commis le sacrilège de prononcer le nom de Dieu en vain ; il laissa l'ingrate tâche aux irritants et assommants théologiens de l'altérité. Il campait un pauvre prophète qui, s'étant résolu dans sa misère et sa détresse au silence, se contenterait de bredouiller. Il ne s'en prenait pas moins pour un nouvel ange, tels Kraus et Kafka, de « ceux, qui, selon le Talmud, sont créés à chaque instant par légions innombrables pour se taire et disparaître dans le néant après avoir élevé leur voix devant Dieu¹⁰ ». Sur l'art aussi, il n'avait pas grand-chose à dire, sinon constater l'irréremédiable déclin de l'aura sous la pression du désenchantement provoqué par la science et de la banalisation de l'œuvre rendue possible par les nouveaux moyens de reproduction technique. Au reste, on ne dit rien d'intéressant sur l'art, on n'a jamais rien dit. Sinon étaler des académismes en lesquels ni les artistes ni les amateurs ne se reconnaissent. Or Benjamin, éprouvé par son indigeste dissertation sur le Baroque, était devenu tellement allergique aux académismes qu'il se sentait un devoir de les dénoncer. Dans ses études autant que dans ses nouvelles : « Des peintres étaient debout, avec palette et pinceau, devant un mur ou un paravent où quelques tableaux étaient accrochés, et semblaient sur le point de mettre la dernière main à leur ouvrage. Mais un groupe de pompiers les serrait de près, la lance à eau prête à entrer en action contre les chefs-d'œuvre et leurs auteurs.

– Voilà qui ne me dit rien du tout, avouai-je.

– C'est le “char des Pompiers”, expliqua Fritjof. “Pompier” est le nom qu'on donne aux peintres académiques et prétentieux¹¹. »

*

Cela pour dire qu'on ne comprend pas Benjamin en le surchargeant de toutes sortes de commentaires académiques particulièrement recherchés. On doit le sortir du purgatoire universitaire où les chercheurs l'ont introduit pour réparer je ne sais quelle bavure. L'Université, on le sait, n'est pas tant douée pour sauver les réprouvés que pour en créer, et quand elle pousse la magnanimité jusqu'à récupérer ceux que ses mécanismes de cooptation, dénoncés par Bourdieu, ont exclus de son encensement, c'est pour leur donner les derniers sacrements et prononcer des oraisons. La philosophie, nous dit Benjamin, n'est plus dans les amphis, encore moins sur les écrans de télévision. Elle est dans les poubelles des bibliothèques, et qui ne veut pas se salir l'esprit n'a qu'à continuer de plagier, ruminer et radoter sur les chaires. Quoi qu'on dise, Benjamin ne savait pas même boucler un article et il avait de bonnes raisons de ne pas le savoir. Il cherchait l'unité, comme chacun ; il ne l'a ni trouvée ni réalisée, comme chacun. La disparité de son œuvre nous condamne à lui réserver un accueil discordant. Comprendre Benjamin passe par une désacralisation, voire une destruction, de son œuvre, qui nous laisserait avec les seuls vestiges recelant ses merveilleuses illuminations. Car l'homme est un illuminé, drogué de nature, consommant haschich et opium, « pour ne rien dire de cette drogue terrible entre toutes – nous-mêmes – que nous absorbons dans la solitude¹² ».

Un des commentateurs de Benjamin dénonce chez le lecteur la « fascination de l'attitude juvénile de celui qui ne cesse d'être sur la brèche¹³ ». Malheureusement, on ne peut l'éviter. Il était sur la brèche, il nous y attire. Il était partout et nulle part. Il était de ces clochards en quête de Dieu et de personne ; de ces chiffonniers qui ne savent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils trouvent ; de ces messagers visitant les bibliothèques pour tenter d'éclaircir le message dont ils sont porteurs ; de ces badauds impénitents qui ne savent qui associer aux scènes de rues aux-

quelles ils assistent, où reporter des noms d'enseigne plus pertinents que des slogans philosophiques, où remiser des prospectus plus éclairants que des traités... et à qui confier leurs légendes. Il était de ces gens qui cherchent, pour reprendre Zweig, leur patrie dans le verbe. Seulement, il ne savait pas que le verbe, lui aussi, s'était dégradé en bavardage et qu'il était aussi gangrené que l'existence pour Baudelaire.

Mais qui était donc ce Walter Benjamin...